

Jean Nouvel

Après dissipation des brumes matinales...
1996

La notion d'architecture est en pleine mutation. On a encore du mal à la discerner dans les nuages de poussière du cataclysme urbain que notre planète vient de subir. Explosion démographique, révolution industrielle et ses conséquences directes, déménagement des territoires des villes vers la campagne, développement des échanges, des communications et de leurs réseaux, autant de raisons qui disent pourquoi le XXe siècle a construit quatre ou cinq fois plus que toute l'histoire de l'humanité. Et on voudrait que la notion d'architecture héritée d'Alberti en demeure intacte ! Non ! La mutation est profonde. Le champ de l'architecture s'est considérablement étendu. La matière construite, accumulée dans les pires conditions, est aujourd'hui le résultat d'une sédimentation accélérée. Les faits sont là, le fatal est factuel. Dans de difficiles conditions d'élaboration conceptuelle et une quasi absence de réflexion sur les programmes, les nouvelles constructions ont, avant tout, été définies dans l'urgence. Une architecture d'urgence, un peu à la manière dont, sous les bombardements, accouchements et soins aux blessés s'effectuent sans que l'on soit regardant quant à la qualification des soignants. On peut donc – on doit – pardonner à ceux qui furent d'héroïques incompetents. Mais de mauvaises habitudes ont été prises et l'on a construit en tous sens avec des compétences inégales. Quant aux architectes « pensants », ils n'ont eu de cesse de critiquer cet état de choses, mais pour lui opposer des solutions radicales, autoritaires, réglementaires dans l'espoir de sauver l'image et la nature de la ville : chirurgicales comme la Cité radieuse de Le Corbusier, écologiques comme la Broadacre City Wrigthienne – la ville à la campagne – ou plasiques comme la charte de couleurs et de formes proposée par De Stijl.

En fait ; depuis le XVe siècle et l'invention de la ville comme concept architectural, l'histoire n'a cessé de démontrer que la ville se prête de moins en moins à son dessin. Mais qu'elle est le résultat de forces économiques sur un territoire donné, forces auxquelles rien ne résiste, surtout pas quelques a priori esthétiques ou humanistes. Les conséquences sur le terrain ne sont d'ailleurs pas sans ambiguïté. A la manière du design écaniste ou de l'architecture industrielle, il arrive qu'un projet dépourvu d'intention esthétique recèle des qualités involontaires. Si viennent s'y ajouter des charges affectives, le vécu d'un espace qui a porté des espérances humaines, ou se sont écoulées des existences, cela peut même devenir profondément émouvant. Ainsi, d'erreur en errance, de hasard en nécessité, des formes ont surgi, chaotiques, le plus souvent plus ou moins décriptables. On peut même s'essayer à y distinguer un ordre caché – ce qui s'avère plus facile pour la ville américaine. Que pour la ville japonaise, par exemple. Sans mentionner la beauté fatale, souvent issue du déterminisme géographique. La nouvelle image du monde que l'on a vue surgir est à la fois fascinante, inquiétante, déroutante parfois et même dégoûtante ou répugnante : on ne saurait pourtant lui dénier les qualités qu'on ne prête généralement qu'aux véritables créations.

Ce qui est clair aujourd'hui et nous préoccupe nécessairement en termes d'évolution de notre discipline, c'est que la table n'est plus rase. Il n'est plus question, comme à l'aube du siècle, en pleine euphorie de l'essor industriel et de l'épanouissement de la modernité, d'inventer la ville de demain avec les critères esthétiques, culturels et éthiques d'une génération qui voyait dans le progrès le moteur de possibilités infinies. Il faut nous résoudre à affronter cette vérité : les villes modernes se sont inventées sans nous et parfois malgré nous. Elles sont un don de l'évolution, une couche de plus sur la planète. Elles marquent peut-être de débat d'un nouvel âge, l'âge urbain.

Dire que les villes se sont faites sans nous, c'est sans doute aller un peu vite en besogne et éluder les responsabilités des hommes politiques et des architectes. Mais il faut s'avouer aujourd'hui que le processus n'est pas maîtrisable. Par contre, et dans une conscience culturelle, peut-être pouvait-on préparer les esprits à mieux assumer cette impuissance, et à distinguer ce que l'aléatoire du processus comportait d'intérêts et de richesses potentielles. Mais ni la culture, ni la conscience des architectes n'est ainsi faite. Pour eux, la ville ne peut être que dessinée, planifiée, prévue avec une idée bien ancrée de morphologie convenue, de cohérence – souvent confondue avec la continuité. Villes antiques, villes militaires, villes Moyen-âgeuses, villes classiques; avec leurs grands axes, villes du XIXe siècle avec leur boulevard et leurs avenues, villes industrielles même, à leur origine avec leurs cités ouvrières et leurs manufactures, procédaient toutes de décisions prises sur un territoire. Elles reflètent une stratégie du territoire et de l'espace en termes architecturaux classiques. Mais face aux pressions économiques, aux facteurs politiques liés à l'emploi et à la consommation, comment parler esthétique, proportions, harmonie, mode de vie?

Les réponses qui varient de fric à trafic ont sans nul doute de sérieuses raisons politiques. Elles sont de l'architecture de la cité un jeu où tout le monde joue, sans que personne en sache